

ÉLÉONORE CLOVIS

ÉCHANTILLONS



L'ARPENTEUR

L'Arpenteur

Collection dirigée
par Gérard Bourgadier

Éléonore Clovis

ÉCHANTILLONS

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

© *Éditions Gallimard, 2010.*

MOUVEMENTS PENDULAIRES

Le flot humain se déverse dans la bouche de métro, dégringole les marches et s'écoule dans les profondeurs de la croûte urbaine. Un train l'aspire et referme ses mâchoires avec un glapissement, puis disparaît dans l'ombre en grondant et tremblant sourdement. Absorbés et impassibles dans cet ébranlement des sens, les voyageurs empoignent plus fermement la barre d'aluminium et leurs certitudes de plomb. À chaque tournant, les rails crissent l'absurdité de l'aller matinal tendu vers le retour vespéral, stridence dominée avec peine par une hausse de la voix de la raison et de la routine.

MENDIANT

Au coin de la rue, un homme-tronc mendie. Forme d'existence trop lointaine, trop proche de la végétation urbaine pour permettre l'identification ou la pitié. On ne donne pas. Non par insensibilité, plutôt par paresse d'habitude, déposant sur les choses son voile d'innocuité. Atrophie progressive du sentiment qui se recroqueville en lui-même. En passant devant, l'estomac se contracte légèrement. Même pas un sentiment, une sensation, sitôt balayée par le flux de l'activité. Avant même d'avoir pu parvenir à la conscience, impuissante à modifier autant qu'à ignorer les choses, honteuse face à l'existence nue dépouillée du faste de sens de l'utilité sociale. Existence à laquelle l'homme s'accroche comme la tique au chien. Ou l'existence à l'homme.

LA MÈRE

Le petit garçon couine en se roulant sur son siège. La mère tâche de tempérer son enfant avec fermeté et bonne humeur, articulant fortement et distinctement les mots qu'elle déverse syllabe à syllabe, baume apaisant, du haut de son autorité bienveillante. L'aîné vient appuyer l'argumentation de tout le poids de ses années supplémentaires. La mère développe avec soin le papier d'aluminium du déjeuner qu'elle répartit avec une parfaite équité entre ses deux petits. Mission du midi accomplie. La puissance génitrice s'est faite entéléchie, dans laquelle se plantent voracement les petits crocs. Plus tard il y aura le goûter. Les yeux maternels luisent d'un sourire de lionne repue. Quel bonheur que ces deux petites finalités taillées sur mesure, toujours à portée de main,

qu'elle agrippe en caressant. Petits miroirs grossissants sur lesquels elle se penche avec avidité pour y réajuster sa nécessité.

LE VIEUX COUPLE

Le couple assis côte à côte regarde sans voir droit devant lui, les yeux grands ouverts sur une commune vacuité. Époux et épouse fixent d'un seul regard leur inadéquation, ballottés l'un contre l'autre par les chaos du train, insensibles au contact de leurs chairs cornées à force de frottements continus, les traits figés par une longue période de glaciation qui les a surpris dans un sommeil de compagnie fortuite. À chaque remarque de l'épouse susurrée à son oreille, l'époux sursaute et réplique d'un ton tranchant. Poignard machinalement brandi de l'homme se sachant nuit et jour menacé par son complice. Nul ne sait plus bien sur quoi il veille avec tant d'attention depuis si longtemps. Quelque pécule, et si mince. Chacun ne surveille plus que l'autre. Sans doute une faute lointaine les lie-t-elle l'un à l'autre, avec

laquelle ils ont mûri, sur laquelle ils ont bâti leur vie. La rectification, même infime, de cette erreur de fondement menacerait la stabilité de l'édifice entier. Engourdis dans un devenir immobile, un regard rétrospectif de l'un des conjoints constituerait une trahison de la mutuelle dissimulation. L'époux semble prêt à frapper. Mais l'épouse, tranquillement crispée, lui offre un sandwich tiré d'une boîte plastique, en même temps qu'un rempart de dents factices émoussant l'arme, sauvant sa personne et les apparences. Et lui prend la nourriture de cette main si constamment et confortablement haïe. Tous deux mâchent, remâchent et déglutissent la commune rancœur.

EN SOI

Ce jour-là, vers midi, avec une tolérance de cinq minutes, ses pieds frappent les marches de l'escalier, d'où émerge bientôt un visage, tout gonflé d'air absent, absolument pas concerné par les agissements de ces pieds, si petits, qui le retiennent pourtant à la terre ferme et dure. Petits pieds qui, à grands pas, l'entraînent vers le fond du couloir. Acte à la fois fin et moyen. Ils s'en retournent aussitôt l'extrémité atteinte. À chaque enjambée affairée, cliquette en vain au fond d'une poche un lourd trousseau de clefs. Emprisonné dans sa gangue blême, il tourne et tourne encore, fouillant ses poches, argumentant. Ne trouve pas, ne trouve pas la clef. Ni la porte, qui se referme pourtant sur lui en quelques mois. Lorsque, subrepticement, Char se substitue à Aristote, l'emportant loin des lois spatio-temporelles

humaines incarnées en la personne d'une horloge murale et d'un professeur à l'esprit plafonnant, lorsqu'il pose sur choses et gens un regard si insistant d'incompréhension, est-il déjà fou, alors, ou trop sensé ?

Plus tard dans l'après-midi, avec moins de constance, on pourra encore l'apercevoir errer dans la cour, ou bien assis sur les marches. Dans cette position médiane, l'agitation remonte des membres inférieurs aux supérieurs. Peut-être répète-t-il quelque rôle, monstrueusement humain, shakespearien. Les mains en modèlent le décor, médiéval, pour encadrer ce visage d'une fresque de Giotto, ces yeux trop clairs à fleur de tête, subjectivité mousseuse fluant et refluant en cette masse de chair pétrifiée. Décor tout en rauques reliefs et profondeurs glauques, image de cet être rassemblé en lui-même, pour lui-même. Souverain maître de son incohérence, sa consistance et son étrange vérité ponctionnent sens et réalité au monde extérieur.

LA LEÇON

L'heure s'enfle démesurément. L'air chaud s'échappe en continu de la bouche du professeur, front dégarni luisant sous les lumières éblouissantes du plafonnier et de sa science grammaticale. Dehors le soleil brille infernalement. Dehors. Dedans on allume les lumières. Une heure a suffi pour que la teinte des vitres se confonde peu à peu avec le ciel gris pâle, pour que la cheminée du bâtiment d'en face soit submergée par la vapeur lourde que le souffle de l'esprit ne parvient pas à dissiper. Le temps ne réduit pas, il fond juste assez pour s'étirer comme du caramel auquel l'espace poisse. Il faudrait, pour le mesurer justement, des montres molles. Le professeur est habitué. Il est, physiologiquement parlant, impossible qu'il mollisse davantage. Il se décomposerait, s'écoulerait au milieu de ses fonctions propositionnelles, subor-

données ou conjonctives, de ses subjonctifs parfaits et imparfaits. Toute la belle hiérarchie grammaticale bouleversée, mélangés la nature et la fonction, le passif et l'actif, les sujets, les agents, les objets et leurs compléments, une monture de lunettes en écaille, un veston de lourd tweed gris... Le tout sombrant dans un ennui sans fond.

L'ÉTUDIANT

Grand cormoran amorçant un atterrissage maladroit, l'étudiant traverse la cour, déséquilibré sur la gauche par une sacoche de contenance philosophique. Rivalisant de politesses mutuelles et d'après-vous-madame, ses longues pattes noires passent l'une devant l'autre à contrecœur. Son regard plane au-dessus de ses congénères avides de pitance superficielle, visant un horizon lointain. Ne pas risquer de plonger dans cet océan d'yeux. Si, malgré tout, le courant l'entraîne et le mêle aux autres, son teint de craie s'empourpre, ses carreaux s'embuent, il émet quelques croassements inconséquents. De cette masse noire et blanche se déploient alors deux longs bras cherchant en vain à s'élever par-dessus les mots, puis se replient aussitôt, confus d'occuper tant d'espace, ou si peu en dépit de leur taille,

lissant en passant quelques mèches sombres hirsutes, minces prétextes flottant au vent.

MÉTAPHYSIQUE BANCAIRE

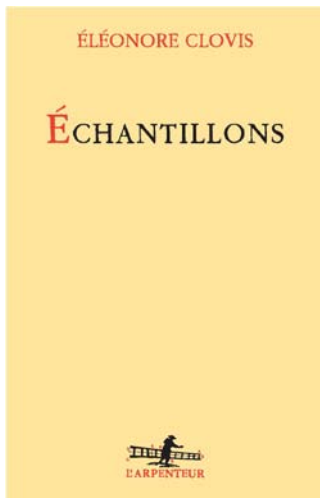
La queue s'étire devant les guichets. Somnolence d'une fin d'après-midi bancaire, bercée par des bruits étouffés de papier brassé et cliquetis d'ordinateur, entrecoupée de stridulations téléphoniques et de coups sourds de tampon administratif abattant la besogne. Rougeoyant derrière sa moustache, un employé à son bureau fouaille la pape-rasse en soufflant d'aise. S'acheminant paisiblement vers la cinquantaine ou s'en venant du même pas bonhomme, il se dirige vers le guichet, tape d'un doigt ferme quelques chiffres assurés, sourire rassurant à la cliente pressée et la stagiaire embarrassée, puis s'en retourne sifflotant à son bureau, s'ébrouant d'une ardeur renouvelée. Geste énergique et sans arrière-pensée, feuilles repliées, dossier classé. Le pli file droit sur le papier glacé, entre public et privé, bureau et

foyer, travail et loisir. D'une clarté digne d'un relevé de compte, affichant crédit et débit en colonnes bien distinctes. Un compte digne de ce nom, le crédit toujours légèrement supérieur au débit, ce qu'il faut pour économiser sans se priver. Perpendiculaire tranchant net entre jour et nuit, joie et peine, raison et folie, bien et mal, être et néant. Logique sans faille et sans relief, d'une parfaite bidimensionnalité, aux angles droits de vue et de vie. Frontières obtuses et aiguës de ce rectangle de réalité à l'universalité restreinte et absolue, petit territoire de papier gouverné par un bon sens protectionniste, à l'existence aussi indubitable que niable. D'un simple mouvement du poignet.

*Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 26 novembre 2009.
Dépôt légal : novembre 2009.
Numéro d'imprimeur : 74553*

ISBN 978-2-07-012780-1/Imprimé en France.

172023



Échantillons Éléonore Clovis

Cette édition électronique du livre *Échantillons*
d' *Éléonore Clovis*

a été réalisée le 20/01/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en novembre 2009 (ISBN : 9782070127801)

Code Sodis : N32476 - ISBN : 9782072314018